L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 7 OCTOBRE 1889. 63ème Année

Dufour & Bonnet, Propriétaires Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 7 OCTOBRE 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an $12 00
Six mois 6 00
Trois mois 3 00
Un mois 1 00
On s'abonne aussi à la semaine, avec les prix ci-dessus.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an $2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an $3 00
Six mois 1 50
Quatre mois 1 00
Trois mois 75

VENTES DE CE JOUR.

Par M. Parrentelli, Constable de la Première Cour de Cité—A l'encognure des rues Dumaine et Bourgogne—Le contenu d'une épicerie.

M. Crispi parlera-t-il ?

Des dépêches d'Italie annoncent que M. Crispi aurait l'intention de prononcer, dans une occasion prochaine, un grand discours politique qui serait un véritable réquisitoire contre la France. "Nous ne croyons pas—dit la *Liberté*—que cette nouvelle puisse être fondée. D'abord, M. Crispi n'a aucune raison pour jeter un nouvel élément de mésintelligence entre son pays et le nôtre, par des récriminations inopportunes qui ne pourraient que tendre, davantage, des rapports déjà difficiles; ensuite, le premier ministre du roi Humbert aurait trop de peine à justifier ces accusations et à dénaturer la vérité des faits pour égarer l'opinion publique.

"La France n'a rien fait, absolument rien, et à aucune époque, qui soit de nature à motiver contre elle le mécontentement ni les griefs de l'Italie. Nous défions qu'on puisse au delà des Alpes, citer, loyalement et sincèrement, un seul acte de notre part qui révèle contre nos voisins un sentiment quelconque d'hostilité.

"Sans invoquer encore dans un passé qu'on oublie trop aisément à Rome, le souvenir des immenses services que nous avons rendus à la cause de l'unité italienne, comment méconnaître que, depuis dix ans, notre politique intérieure elle-même a singulièrement contribué au raffermissement de cette unité ? L'anticléricalisme—si imprudemment déchaîné par Gambetta et ses successeurs—secondait, manifestement, les intérêts de l'Italie dans sa lutte contre la Papauté, et il n'est pas sûr ce n'est pas nous qu'on pourrait soupçonner, dans cette vaste, de travailler au rétablissement du pouvoir temporel.

"Or, c'est au moment même où notre politique religieuse, ou, plutôt, antireligieuse, aidait, si puissamment, celle de l'Italie, que le gouvernement du roi Humbert choisissait pour se rapprocher de l'Allemagne, laquelle, précisément à cette époque, abandonnait la guerre contre le clergé et se réconciliait avec le Saint-Siège.

"Qui donc alors a oublié toutes les traditions de confraternité et d'amitié qui, depuis si longtemps, unissaient les deux grandes nations latines ?

"Dans notre politique extérieure—quoi qu'on puisse dire en Italie—nous n'avons cessé de faire également preuve du plus constant esprit de conciliation. Toutes les difficultés que, sous l'influence d'une susceptibilité extrême et jalouse, les Italiens nous ont suscitées en Afrique, ont été aplanies par notre diplomatie avec autant de bienveillance que d'abnégation.

"Même dans l'ordre économique, où l'antagonisme du gouvernement italien envers nous a fait naître, au delà des Alpes, une crise si profonde et si redoutable, nous n'avons pas un seul tort à nous reprocher. Est-ce nous qui avons dénoncé le traité de commerce et fermé la voie des échanges entre les deux nations ? Non, c'est l'Italie. Et dans quel but ? s'il est vrai, sinon dans l'espoir de se créer, à notre détriment, du côté de l'Allemagne, des débouchés et des intérêts que la nature nous a, au contraire, si manifestement établis entre elle et nous ?

"Bien plus, dès que le traité de commerce a disparu par le fait et la faute des Italiens, nous nous sommes empressés de rouvrir des négociations pour en signer un nouveau sur des bases favorables aux deux peuples. Qui a fait échouer ces négociations ? M. Crispi, qui, lorsqu'elles étaient si sérieusement engagées et allaient, à Berlin, surprès de M. de Bismarck, ce voyage mémorable où l'Italie s'est définitivement engagée avec l'Allemagne, à une alliance offensive et défensive qui était et qui est encore ouvertement dirigée contre nous, [illegible] que des témoignages [illegible] et de mauvaise humeur n'aurait pas eu à subir ? Nous avons, [illegible] tout supporté dans notre espérant que l'Italie finirait par [illegible] sur la faiblesse et mauvaise [illegible] qu'on lui impose. Oui, c'est [illegible], enfin, que tout un conseiller [illegible] ait cru de les frotser, sans [illegible] on le fait si impudemment [illegible] nos alliés séculaires et les alliés naturels [illegible] tant de siècles d'intimité lui [illegible], et qui, malgré tous les méfaits, [illegible] et resteront toujours [illegible] à leur vieux dévouement.

"Cette vérité commence à pénétrer, profondément, dans l'esprit des populations italiennes, et d'éclatantes manifestations publiques l'ont attestée depuis quelque temps. Il faut espérer encore qu'il ne viendra pas trop tard, mais, n'est-il pas évident que, quelqu'un a le droit de dresser un réquisitoire international, ce n'est pas M. Crispi, au nom de l'Italie, contre nous, c'est nous, bien plutôt, au nom de la France, dont on a méconnu et blessé les plus généreux sentiments ?

"Nous ne croyons donc pas que le premier ministre d'Italie songe à prononcer le discours dont on lui attribue la pensée. Ce serait, de sa part, un acte aussi injuste qu'impolitique. Le moment serait bien mal choisi pour commettre une pareille faute. La crise financière, née des erreurs graves de sa politique extérieure et de sa politique économique, prend aujourd'hui un caractère de plus en plus inquiétant, et l'on risque d'être contraint, avant peu, à rétablir le cours forcé; le crédit italien est fortement atteint sur tous les marchés; la misère, partout dans la péninsule, menace les populations, tandis que le Trésor public s'épuise dans la folle des armements. En face d'une telle situation, serait-il habile d'aliéner encore plus les intérêts nationaux déjà si compromis, et de réagir, par d'injustes attaques, contre le mouvement sympathique qui, Dieu merci ! s'est accentué et se développe, chaque jour, en Italie, en faveur de la France ?

Deux Méridionaux causent, après un déjeuner plantureux.

—Mon cer, le jour oh on a tué Victor Noir, vous savez bien, je dînais aux Tuileries.

—Avec l'empereur !

—Non, avec celui qui le conduisait, vous savez bien !

—M. Rochet ?

—Eh non ! Son cocher !

Retour de l'exposition.

Un honnête rural s'amuse à lire les écriteaux placés le long de la Seine à l'entrée des stations de bateaux-mouches. Partout il voit écrit : "Direction de Charenton."

—Faut-il qu'il y ait des fous à Paris, pour que la direction de Charenton soit obligée d'installer des sauvetages sur les bords de la Seine !

Yvonne, qui n'a pas encore cinq ans, remet à son parrain sa photographie :

Elle n'est pas très bien réussie : la petite a bougé.

—Tu n'as pas restée tranquille, lui dit ce parrain d'un ton de reproche.

Yvonne réfléchit un instant à la réponse qu'elle va faire, puis tout à coup :

—Ah ! ça, c'est vrai ; mais je pouvais pas : je suis enrhumée !

Un Gascon disait à un Marseillais :

—Les hommes sont galants, dans mon pays ; ainsi, moi, quand je rencontre une jolie femme, je la salue jusqu'à terre.

Le Marseillais répondit au Gascon :

—Pas encore si galante que dans le midi ; ainsi, moi, quand je rencontre une jolie femme, je la mène.... jusqu'au ciel.

Dufour & Bonnet, Propriétaires Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 7 OCTOBRE 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an $12 00
Six mois 6 00
Trois mois 3 00
Un mois 1 00
On s'abonne aussi à la semaine, avec les prix ci-dessus.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an $2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an $3 00
Six mois 1 50
Quatre mois 1 00
Trois mois 75

VENTES DE CE JOUR.

Par M. Parrentelli, Constable de la Première Cour de Cité—A l'encognure des rues Dumaine et Bourgogne—Le contenu d'une épicerie.

FEUILLETON.

LE HASCHICH

ROMAN AMÉRICAIN

—ADAPTÉ PAR—

MARIE DARCEY.

(*Suite.*)

"Mais cette bouteille de chloroforme ne peut mentir ! Ce rasoir, dont le manche d'ivoire a été brisé et auquel s'adapte si bien l'éclat qui a été retrouvé, ne peut mentir ! La surexcitation de Gordon Wright, son mal de tête subit, le lit dans lequel il ne s'est pas couché, sa promenade matinale dans des endroits désertes, tout cela ne peut mentir !

" Non, ces témoins silencieux ne peuvent se tromper, et la preuve qu'ils apportent est plus forte que celle d'aucun homme vivant !

" Il n'est que trop vrai, ainsi qu'on nous l'a dit, que la victime était le frère de l'ami de l'ami de l'accusé. J'aurais souhaité qu'il en fût autrement, car cette circonstance rend le crime plus odieux encore. Attacher la vie à un étranger sans protection est inhumain, mais tuer le frère d'un ami intime dépasse les limites des forfaits les plus horribles. L'homme, qui a commis un acte semblable, ne peut aller plus loin dans l'infamie ; il est seulement capable de recommencer encore !

" Messieurs les jurés, libre à vous de rendre un homme pareil à la société. Quant à moi, je ne saurais, si j'étais à votre place, consentir à prendre une aussi dangereuse responsabilité !"

C'est avec cette émotionnante péroraison que le représentant du ministère public termina son réquisitoire.

Un murmure se répandit de nouveau dans la salle et, de tous côtés, l'on disait cette fois :

—Cela tourne mal pour l'accusé !

XIV

Après le résumé du président, le jury se retira. Beaucoup d'assistants demeurèrent jusqu'à la nuit. Madge et Hélène, brisées par l'émotion, rentrèrent au logis. Kenneth resta à l'audience pour leur porter plus tard les nouvelles de la fin des débats.

Cependant, lorsqu'il entendit dire qu'il y avait peu de chance que le jury pût arriver à s'entendre, il quitta aussi la salle d'assises.

Mais cette appréciation était fausse. Quelques minutes plus tard, la cour rentra, suivie du jury.

Sur chacun des visages de ces douze hommes était écrit : " *Il est coupable,*" et bientôt le verdict dit à son tour : "Il est coupable !"

Il avait fallu juste trois heures pour faire changer d'opinion au jeune homme aux cheveux blonds, que M. Tremaine s'était efforcé de persuader.

Gordon était là. Il ne donnait aucun signe d'émotion, malgré tous les yeux fixés sur lui.

Suivant l'usage, on lui demanda s'il avait quelque chose à dire.

Il se leva. Le prisonnier allait parler !

Gordan, sans faire aucune attention au public, et comme s'il avait été seul avec son juge, s'exprima ainsi :

"—Monsieur le président, je n'ai que peu d'espoir de pouvoir ajouter quelque chose à ce qui a été dit pour moi.

"Mais si je ne tiens pas à la vie, je tiens, par-dessus tout, à l'honneur ; c'est pour cela que je dois parler.

"Je ne saurais tenter une œuvre que la cour, dans son effort pour venger la majesté offensée de la loi, n'a pu accomplir. Il m'est impossible de nommer le misérable à la place duquel je vais être injustement condamné

"Je ne puis que recommencer une fois de plus l'histoire de cette fatale nuit, ou, du moins, ce que j'en sais.

"On vous a déjà dit que, sous l'influence de mes douleurs de tête, je suis rentré ce soir là dans ma chambre, et le témoin qui a été assassiné m'y a accompagné. Il voulait demeurer auprès de moi, mais je n'ai pas consenti à ce qu'il restât loin de son frère si récemment de retour, et j'insistai pour qu'il se retirât. Dès qu'il fut parti, je cherchai un soulagement dans le remède qui m'avait déjà servi ; et je tombai bientôt dans un lourd sommeil.

"Que s'est-il passé ensuite ? Je n'en ai pas eu conscience. Ah ! l'homme, qui est entré alors dans ma chambre, m'a fait plus de mal à moi qu'à celui qu'il a tué.

"Lorsque je me suis éveillé, les douleurs n'ont immédiatement repris avec plus de violence qu'auparavant. Pourtant j'étais content d'avoir ainsi dormi, car le jour allait poindre, et je pouvais compter que mon nouvelle provision de drogue bienfaisante.

"Je suis sorti. Ébloui par l'air frais du matin, je me suis promené au hasard de côté et d'autre, jusqu'au moment où je me suis trouvé en rase campagne.

"Tout ce que j'ai déjà indiqué est, malgré son invraisemblance et ses contradictions apparentes, absolument exact.

"Je ne veux pas dissimuler que, pendant des mois, j'ai été désespéré et accablé à la suite d'un malheur dont je n'étais pas responsable, mes amis le savent, mais qui pouvait m'être imputé, par les étrangers, comme un fait attentatoire à mon honorabilité.

"Au milieu de la tranquillité des champs, remonté par l'air vivifiant de cette matinée de novembre, la vie, la vigueur et le courage m'étaient revenus. J'avais résolu de réagir énergiquement contre mon accablement, d'entamer de nouveau la lutte et de sauver mon avenir.

"Je me hâtai de revenir à la maison. J'étais las, mais plein d'espoir. A mon retour, j'ai appris que celui que je puis encore appeler mon ami avait été assassiné, tandis qu'à moi on avait enlevé quelque chose de cent fois préférable à l'existence !

"Vous savez le reste. Mon infortune et l'infamie d'un autre ont arrangé les choses de telle sorte que je suis reconnu coupable d'un crime que je n'ai pas commis. Il est trop tard aujourd'hui pour réclamer. Il faut me soumettre et me préparer à subir une peine qui sera peut-être la mort, je ne l'ignore pas. Malgré tout, cependant, toute espérance ne m'a pas encore abandonné.

"La vie, et non pas la mort, est notre but à tous. Si j'vis, mon vengeur peut apparaître. Je n'ai pas d'amis et pourtant, à cause de cet espoir, je voudrais vivre.

"Je pourrais faire appel à d'autres liens, à de bien tendres liens, pour me rattacher encore plus à la vie. Je préfère m'abstenir ! Je ne réclame pas votre pitié, je veux votre justice !

"On me doit la vie et une revanche. C'est pour cela, monsieur le président, que je suis prêt à vivre jusqu'au jour où arrivera la réparation, si elle n'arrive pas trop tard !"

Il cessa de parler. Beaucoup de gens pleuraient, mais aucune larme n'était dans ses yeux. Debout, les bras croisés sur la poitrine, il regardait fixement le président, et il s'inclina seulement lorsque la sentence fut prononcée lentement.

M. Howard, l'intendant, qui était demeuré jusqu'à la fin de l'audience, se hâta d'aller rejoindre Kenneth.

A la maison, Madge, assise dans la chambre de Mme Hardy, avec Hélène et Dora, attendait anxieusement la nouvelle qui devait confirmer ses espérances ou ses craintes. Hélène s'était efforcée de la calmer. Elles avaient plusieurs fois discuté ensemble toutes les chances de procès. Elles étaient arrivées de plus en plus à se faire une opinion favorable pour Gordon ; elles étaient même certaines qu'un seul verdict était possible : l'acquittement !

Les heures avaient passé avec lenteur, et il était presque nuit lorsque Kenneth rentra. Dès qu'il parut, Madge se leva brusquement sans rien dire, mais ses yeux étaient éloquemment interrogateurs.

—Je n'ai pas grand chose à vous apprendre, fit Kenneth, excepté que l'on des jurés refuse de partager l'avis des autres.

—Il refuse ! Comment ? demanda Madge.

—Oui, il soutient qu'il n'est pas coupable.

—Et il est seul à le soutenir ! Oh ! comment ces autres hommes peuvent-ils croire qu'il a commis le crime !

Et elle tombe défaillante près d'Hélène.

Un instant après, M. Howard se montra à la porte, il apprit à Kenneth et lui murmura quelques mots à l'oreille.

Madge en rêva :

—Dites-moi ! s'écria-t-elle, dites ! Je serai forte ! dites, oh ! dites !

—Le seul jury..... commença Kenneth grièvement.

—Est tombé d'accord avec les onze autres ?

—Oui.

—Achevez !

—La réclusion à perpétuité.

Madge se précipita dans les bras d'Hélène et éclata en sanglots.

—Ma pauvre Madge, fit son amie, vous le croyez innocent ; j'ai pour que la pensée de la peine qui lui est infligée ne vous écrase.

—Non, non, s'écria celle-ci en se redressant, si je le croyais réellement coupable, je me tuerais.

Ce fut pour tous une bien triste nuit : une triste nuit pour le condamné seul dans sa cellule ; une triste nuit pour la mère et la fille, car leur ancien ami était convaincu d'avoir assassiné l'être qu'ils avaient chéri le plus au monde. Ce fut aussi une bien triste nuit pour Madge, mais elle ne versa pas une larme et, pendant de longues heures, elle resta éveillée avec son désespoir.

XV

Le lendemain, de très bonne heure, Madge alla trouver Kenneth. Il était au salon, assis dans un grand fauteuil et, à en juger par son attitude, absorbé par de douloureuse pensée.

Il se leva à l'approche de la jeune fille.

—Kenneth, fit-elle brusquement, un innocent a été condamné hier !

—Je voudrais le croire et, s'il en était ainsi, je ne reculerais devant rien pour le prouver. Mais que faire ?

—Je connais le coupable, répondit Madge.

—Vous le connaissez ? s'écria Kenneth, stupéfait.

—Oui ; j'y ai pensé cette nuit.

—Que voulez-vous donc dire, Madge ?

—Philip Arnold est l'assassin.

—Philip Arnold ! Et qu'est-ce qui vous le fait supposer ?

—Sa conduite. Il a agi précisément, ainsi que l'a dit le ministre public, comme tout criminel endurci.

Kenneth se redressa et interrogea la jeune fille du regard.

—Suivez-moi bien, poursuivit-elle. Il a été un des premiers à se montrer le lendemain matin ; il a si a invité les agents de police à entrer chez lui ; il a expliqué —sans qu'on le lui demandât—quel avait été l'emploi de son temps ; il a tout d'abord rappelé le jour fixé pour son départ de New-York ; mais, dès qu'un autre a été accusé de son crime, il est parti.

Kenneth garda le silence pendant quelques instants.

—Il est possible que vous ayez raison, fit-il enfin.

—Je *sais* que j'ai raison !

—En effet, c'est peut-être lui.

—*C'est lui*, et il faut qu'il soit arrêté !

—Mais comment ?

—Apprenons où il se trouve. Que quelqu'un le suive, pénètre dans son intimité, le guette. Il faudra bien qu'il se trahisse tôt ou tard !

—Si cela se pouvait !

—Ah ! si j'étais un homme, je le ferais, moi !

Kenneth, très ému, se leva, et, tendant les mains à Madge, lui dit :

—C'est bien malgré moi que j'ai cru à la culpabilité du pauvre Gordon ; mais vous avez raison, Madge, je suis sûr à présent de son innocence. Je ne prendrai pas un moment de repos avant d'avoir vengé la mort d'Austin et réhabilité mon malheureux ami.

—Ah ! Kenneth, merci s'écria la pauvre enfant en pleurant. Merci ! Vous avez enveloppé un à en pour-suite !

—J'irai moi même !

—Vous ? vous irez, vous ?

—Oui, moi.

—Et vous partirez immédiatement ?

—Il faut d'abord préparer notre plan de campagne répondit Kenneth, qui se rendait compte des difficultés qu'il rencontrerait sur son chemin.

—En effet, fit Madge, plus calme.

—Cela ne sera pas long, d'ailleurs, un jour me suffira. Mais il importe de tenir secrets nos projets, afin que personne n'y mette obstacle.

—C'est juste. En dehors de notre cercle de famille, tous doivent l'ignorer.

—Je sais, Madge, que vous, vous ne direz rien, mais prenez garde que la tension morale ne soit pas trop forte pour vous.

—Soyez sans crainte, mon ami. Dieu me soutiendra jusqu'à la fin.

Le soir même, Kenneth, qui se plaignait d'un violent mal de tête, alla trouver sa mère chez elle. Il s'assit dans un fauteuil près du feu et contempla en silence la flamme pétillante.

—Kenneth, dit Mme Hardy en approchant son siège du sien, dis-moi ce qui t'absorbe.

—Est-ce bien nécessaire, mère chérie ?

—Oui. Je vois que tu as l'esprit préoccupé et je ne puis en deviner la raison.

—Vous venez de me faciliter ma tâche, ma mère, car je ne savais comment aborder un sujet dont il faut que je vous parle.

—Alors...

Le jeune homme hésitait à commencer, car, depuis la maladie de sa mère—nous l'avons déjà dit—aucune allusion n'avait été faite, devant elle, soit à la mort d'Austin, soit à Gordon Wright.

—Mère, fit-il après une pause, le verdict d'hier ne me satisfait point.

Pendant quelques instants, Mme Hardy garda le silence, et, lorsqu'elle se décida à parler, ce fut avec un visible effort.

—Je ne puis guère songer avec calme à tout cela, mon enfant. Pourtant, je veux t'écouter, car je sais que tu ne m'en parlerais pas sans de puissants motifs.

—Ne croyez-vous pas que l'on a pu se tromper sur.... sur....?

—Sur Gordon Wright ? dit sa mère, venant à son secours.

—Oui.

—Comment cela ?

—Vous savez de quelle façon il a expliqué tout ce qui le concerne ?

—Oui. J'ai lu les journaux.

—Et s'il avait dit la vérité ?

—Il m'a fallu bien du temps, mon fils, pour arriver à douter de la culpabilité de Gordon. L'évidence contre lui était si accablante que je ne songeais pas à la discuter, et je n'éprouvais que de la haine contre lui. Ne pouvant en parler avec sang-froid, j'ai préféré ne rien dire ; mais j'avoue que la foi inébranlable de Madge a fait que, depuis peu, je me demande si une terrible erreur n'a pas été commise.

—Et si cette erreur existait, ne serait-ce pas mon devoir d'essayer de la réparer ?

—Non. Du moment que nous ne pouvons nous appuyer sur aucun fait, je ne vois pas pourquoi toi, tu devrais agir.

[Pourtant supposez, mère, insiste Kenneth, que je sois absolument certain de l'innocence de Gordon, injustement condamné à la place d'un autre, ne devrais-je pas alors le sauver ?

—Oui, certes, répondit Mme Hardy, dont l'instinct de justice venait de se réveiller : mais tant que nous n'aurons pas une certitude, il faut attendre.

—Je crois l'avoir aujourd'hui, cette certitude !

Sans paraître remarquer la stupéfaction de sa mère, Kenneth lui résuma rapidement la nature de ses soupçons, les faits sur lesquels ils reposaient et son entretien avec Madge.

—Je suis si souffrant depuis hier au soir que je puis à peine me tenir debout, ajouta-t-il ; toutefois, j'ai passé la journée à rechercher les gens qu'Arnold avait fréquentés pendant son séjour à New-York. Ils n'ont rien su me dire en dehors de leurs relations d'affaires avec lui à l'occasion de la vente de la propriété d'un M. Crane. Je supposent qu'il a l'intention de passer l'hiver en France. A Paris, disent-ils.

"En outre, j'ai appris deux faits importants ; on m'a assuré qu'il avait la passion du jeu ; ensuite,—détail bien autrement significatif et ignoré de nous tous jusqu'ici,—Hélène a raconté à Madge que Philip Arnold s'était rencontré au salon avec mon frère presque aussitôt après l'arrivée de ce dernier.

—Mais Austin nous a dit n'avoir jamais vu M. Arnold !

—Précisément, et c'est ce qui rend le fait plus mystérieux encore.

—Pourquoi Hélène n'en a-t-elle pas parlé plus tôt ?

—Elle l'avait oublié, et n'est en écoutant le récit des soupçons de Madge que cet incident est revenu à l'esprit.

—Et voilà bien ce que vous avez découvert !

—Tout.

—Alors je pense, fit Mme Hardy lentement, que ce sole peut signaler quelque chose, mais peut aussi n'avoir aucune importance. En somme, ce ne sont là que de simples suppositions.

—C'est vrai, mais ces suppositions sont suffisantes pour me faire agir.

—Je ne puis pas comprendre.

—Il faut que je suive Philip Arnold, fit Kenneth avec décision.

—Le suivre ! Toi ! A quel but ?

—C'est indispensable.

—Pourquoi cela ? Que ferais-tu ?

—Tout ce qu'il est possible de faire. Madge a raison ; si on le surveille de près, il se trahira tôt ou tard. J'ai deux devoirs à remplir : d'abord mon devoir envers un ami qui, pendant qu'il habitait chez moi et avait droit à ma protection, a été privé un malheur auquel le mort serait un bienfait ; en second lieu, je dois venger la mort d'Austin, et je ne veux ni ne dois laisser vivre libre et heureux son assassin. N'ai-je pas raison, ma mère ?

—En effet, mon fils. Tu as un devoir sacré à remplir, et telle est la vérité.

—Ne ne dois plus attendre ; je dois agir. Je consacrerai à ma tâche les deux mille livres qu'Austin vous a remises, pour moi, le soir de son arrivée.

—Mais, Kenneth, s'écria sa mère surprise, tu sais bien que c'est là le cadeau de noces de ton pauvre frère !

Kenneth eut un moment d'hésitation pénible ; puis il reprit d'une voix émue :

—Mère, l'événement auquel vous faites allusion n'aura jamais lieu !

—N'aura jamais lieu ! Ah ! Kenneth, ce n'est pas possible ! Ce n'est pas vrai !

—Hélène ! Celle-ci l'est que trop !

—Pourquoi me l'avoir caché ?

—Tout cela est arrivé à une époque où vous aviez plus de chagrin que vous n'en pouviez supporter ; y ajouter eût été cruel, dit le jeune homme avec tendresse.

—Pourtant, aujourd'hui....

—Aujourd'hui, je vous supplie d'épargner toute explication à Hélène et à moi. Si vous pouvez deviner quelle erreur était la mienne ! Si vous savies que la place que je croyais être à moi était à.... Ah ! laissez moi me taire !

—Un seul mot, mon enfant. Tu ne veux pas dire....

—Oui, mère. Elle aimait Austin !

Et Kenneth, à bout de forces, quitta la chambre en heurtant aux meubles.

Mme Hardy demeura douloureusement impressionnée par ces dernières paroles. Elle se demanda si Kenneth avait pu surprendre, pendant cette maudite nuit, une partie de son entretien avec Austin. Cela lui semblait impossible ; elle avait que Kenneth n'avait pas reçu son frère. Comment expliquer ce qu'il venait de dire ?

Inquiète du départ subit de son fils, elle se leva, se rendit à sa chambre et le trouva déjà couché.

—Se sais vous de te dire bonsoir, fit-elle en l'embrassant.

—Je souffre tellement que je n'ai pu rien faire pour toi.

—Ton front est brûlant, dit Mme Hardy en posant la main sur son front. Je vais envoyer chercher le médecin.

—C'est inutile, mère chérie, il n'y pourrait rien faire.

Après lui avoir mis des compresses, Mme Hardy éteignit les lumières et se retira dans sa chambre, voisine de la sienne.

Le lendemain matin, ne voyant pas paraître son fils, Mme Hardy frappa à sa porte et, ne recevant pas de réponse, elle entra dans sa chambre. Kenneth était encore au lit, les joues rougeas et brûlantes, et se tenait la tête des deux mains.

Sérieusement effrayée, Mme Hardy fit prévenir le médecin de la famille et, s'agenouillant à côté du lit, elle versa des larmes ardentes sur l'unique enfant qui lui restait.

XVI

C'est vers cette époque que je me suis trouvé mêlé aux événements qui viennent d'être racontés. Je revenais de Paris où, pendant deux années, j'avais poursuivi mes études médicales sous la direction du célèbre docteur Charcot dans les cours, à l'École de médecine, sur les maladies du système nerveux, sont fréquentés par des étudiants venus des cinq parties du monde.

A mon retour en Amérique, et, après un court séjour auprès de mon vieux père, le colonel Miller, j'étais revenu à New-York avec l'intention de m'y établir définitivement.

Pendant que j'habitais Paris, j'avais fait la connaissance de Kenneth Hardy qui, bien qu'appartenant à l'École Centrale, venait souvent au quartier Latin voir ses compatriotes. Une grande sympathie nous avait promptement liés et, dès mon arrivée à New York, j'allai m'installer, selon ma promesse, à la maison Belmont, où mon ami m'avait retenu un appartement pouvant convenir à un jeune médecin débutant.

Lui et les siens me firent l'accueil le plus cordial. Ma première soirée s'écoula à écouter le récit de la mort tragique d'Austin Hardy.

XVII

Le domestique, que l'on avait envoyé chez le médecin, rentra en disant que celui-ci ne pouvait venir avant dix heures. C'est alors que Mme Hardy me fit prier de descendre voir son fils.

Je me rendis immédiatement à son appel, et, après un examen attentif du malade, je constatai qu'il était menacé d'une fièvre cérébrale ; mais je préférais cette nouvelle fut communiquée à Mme Hardy par son médecin habituel, le docteur Gough, qui avait été autrefois mon professeur. Je me contentai donc, en attendant son arrivée, de m'installer auprès du jeune ami de lui faire prendre ses potions, et de lui appliquer de la glace sur la tête.

Le docteur Gough vint à dix heures précises. Je fus heureux de voir que son opinion était semblable à la mienne et qu'il approuvait les mesures prises. Il informa, avec tous les ménagements possibles, Mme Hardy de la gravité de la maladie de son fils, déclarant qu'il fallait tenir compte des angoisses endurées par le malade après l'assassinat de son frère et le jugement de Gordon. Pour ces motifs, il craignait fort les complications qui pouvaient surgir ; toutefois, en mettant les choses au mieux, il s'écoulerait au moins deux ou trois semaines avant la convalescence. M. Gough exprima en outre le désir de m'adjoindre à lui pour les soins de tous les instants, tandis que lui-même prendrait la direction générale du traitement et verrait le malade une ou deux fois par jour.

Cet arrangement adopté, Kenneth fut transporté dans une grande pièce ayant vue sur le jardin et on prit une garde-malade. La maladie suivit son cours avec des symptômes d'une violence exceptionnelle, accompagnés de délire et d'une fièvre ardente. Dans ses divagations, Kenneth appelait son frère avec des cris déchirants.

Mme Hardy ne quittait le chevet de son fils que pour prendre quelques heures de repos pendant lesquelles Dora Moey le remplaçait. Cette jeune fille jouissait de la pleine confiance de sa tante et soignait son malade avec beaucoup de tact et de sollicitude.

Deux autres femmes, Hélène Evarts et Madge Irving, surveillaient, elles aussi, les progrès du mal avec une excessive anxiété.

Miss Irving était en proie à une agitation fébrenze, comme et de la guérison de Kenneth dépendait quelque événement d'une importance capitale. Deux fois par jour, elle me demandait mon opinion et saisissait chaque détail, chaque symptôme avec une intelligence surprenante ; bientôt, elle fut à même d'apprécier parfaitement la marche de la crise.

L'inquiétude d'Hélène était aussi grande que celle de son amie, mais d'une autre nature, car elle voyait du cœur. Malgré ses efforts pour paraître indifférente, lorsque les circonstances lui permettaient de rendre quelque petit service au malade inconscient, elle avait peine à dissimuler sa joie.

Une semaine se passa ainsi. Un matin, à ma surprise, Madge me fit pas en visite quotidienne à la chambre de Kenneth, et il en fut de même pendant plusieurs jours consécutifs. Je me plus tard qu'elle certain prétexte de longue heure avec son amie Hélène.

Le dixième jour, une crise décisive paraissait imminente : le délire était modéré, la faiblesse plus grande. On eut les applications de glace et on employa des stimulants administrés aussi fréquemment que possible. Vers minuit, le malade goûta quelques heures d'un sommeil calme et réparateur ; puis, il se réveilla sans fièvre et avec un pleine connaissance.

Le docteur Gough déclara que tout danger était écarté, mais que la convalescence serait pénible et exigeait les soins les plus grands.

Il est impossible de dépeindre la joie de la pauvre mère et des autres membres de la famille.

Tout marche bien et notre cher malade faisait chaque jour des progrès notables. Mais quel changement ! Sa tête rasée, ses yeux caves, son jeune cou, tout cela le rendait méconnaissable.

Huit jours plus tard, Kenneth se levait pour la première fois, et, une semaine après, il reprenait possession de sa chambre au deuxième étage.

XVIII

Kenneth était en pleine convalescence. Nous pensions être heureux de causer ensemble et à nous rappeler notre vie d'étudiant de Paris.

Pour la première fois depuis le début de sa maladie, il me raconta les détails de la mort de son frère, me parla de la découverte du crime, de l'arrestation de Gordon et de sa condamnation, de sa conviction qu'il était innocent, et, enfin, de sa volonté inébranlable de retrouver celui qu'il supposait être le coupable.

—Mais, lui dis je, comptez-vous toujours mener cette tâche, malgré votre état de santé ?

—Certainement. Mes soupçons ont reçu une confirmation importante, grâce aux recherches de Madge. Sachant qu'Arnold avait rencontré mon frère avant qu'il ne sortît, qu'il l'avait amené à son chez lui ; il est clair qu'il s'était procuré le chloroforme le soir même. Quand elle a vu la gravité de mon mal, elle a pris la résolution d'agir seule sans attendre un médecin, et elle a commencé une enquête.

—En effet, je me rappelle qu'à ce moment, Miss Irving a disparu pendant plusieurs jours de suite.

—Oui. Accompagnée par Hélène Evarts, elle a pu trouver un agent de police qui a été mis à sa disposition. Cet homme a fini par découvrir une petite pharmacie située dans un quartier mal famé. Là, il apprit que, le soir en question,—alors que le prouvait le livre de vente,—un étranger avait acheté du chloroforme.

Le pharmacien se rappela qu'il était seul devant la boutique, lorsqu'un cabriolet s'arrêta à la porte. Habitué à voir bien des médecins ne pas descendre de voiture, il s'empressa d'aller au-devant du visiteur. Celui-ci demanda trois onces de chloroforme ; le pharmacien répondit qu'il ne pouvait en délivrer sans ordonnance. L'inconnu lui dit qu'il était médecin et écrivait l'ordonnance nécessaire, mais qu'il fallait se dépêcher de le servir. En recevant le médicament, l'étranger tendit un pharmacien un dollar, et, sans attendre la monnaie, il partit rapidement.

—Est-ce tout ? Le pharmacien a-t-il donné le signalement de cet individu ?

—Non.

—Il pleuvait à torrents, la capote de la voiture était relevée et la figure de l'homme restait dans l'ombre.

—Quel rapprochement voyez-vous entre cet inconnu et Arnold !

—L'heure. C'est le seul à laquelle Arnold pouvait faire cet achat. En tout cas, mes convictions sont inébranlables et je suis déterminé à agir. Je partirai à la recherche de Philip Arnold ! Je le suivrai de si près que je connaîtrai ses moindres actions ! Je deviendrai un penseur ! Tout ce que je vous demande, c'est de me mettre en état de supporter les fatigues du voyage.

—Je vous y aiderai de tout mon cœur.

—Merci ! je compte sur vous.

Le même soir, on trouvait le *Journal de Médecine*, de Paris, je tombai sur un arti-le très intéressant du docteur Le Baron, donnant de curieux détails sur deux cas d'empoisonnement accidentel, occasionnés par l'absorption d'une trop forte dose de haschich. Je me demandai, disant M. Le Baron, si par l'effet qu'il produit, le haschich ne pourrait pas être employé avec succès, dans certaines cas, pour obtenir les aveux des criminels et éviter ainsi de graves erreurs judiciaires"

Au fait, pensai-je, si cet homme, soupçonné par Kenneth, pouvait être amené à subir, malgré lui, une pareille épreuve, peut-être avoueraît-il Quelle folie ! Admettre Arnold au consommé et prendre une drogue, et comment faire pour ne pas éveiller ses méfiances !

Le lendemain, je retournai chez Kenneth pour lui montrer l'article du journal en question.

—Bravo ! s'écria-t-il. Nous tenons notre homme !

—Comment ? Vous voudriez tenter l'épreuve ?

—Oui, et, avec votre aide, j'espère réussir. Je ne puis agir seul.

—Je vous entends. Partons. Retrouvons Philip Arnold, et, à votre première dépêche, je m'embarque avec vous.

Au reçu de cette lettre, je n'avais qu'un parti à prendre : me mettre en route. C'est ce que je fis, après avoir envoyé une dépêche à Kenneth afin de l'avertir de mon départ immédiat.

XX

A Paris, je descendis à l'Hôtel Continental, où m'attendait une lettre de Kenneth Hardy, m'invitant à me rendre immédiatement, 68, avenue Marceau. Il y avait, me disait-il, un appartement meublé vacant, à côté de celui qu'il habitait avec Arnold ; si je le louais, nous pourrions nous voir sans éveiller aucun soupçon de ce dernier qui ne me connaissait pas. Il me priait, en outre, de me trouver dans son voisinage vers cinq heures et demie du matin. Je le serais sûrement accompagné de "l'autre" qui, chaque jour, se rendait, à cette heure-là, au cercle Franco-Américain, place de la Madeleine, et y déjeunait.

Je fus agacé au plus haut ce, en rentrant, un peu avant midi, je vis paraître deux personnes. Le premier, je le reconnus d'après le portrait qu'on m'en avait fait,—était Philip Arnold ; quant à l'autre, le transformation était telle que je n'aurais jamais supposé que ce fût Kenneth si, en m'approchant, il ne m'avait fait de la main un signe pressant impérieusement.

Dès qu'ils se furent dérobés à l'entrée dans la maison, arrêtant l'appartement, et, le lendem